

—Arriverons-nous bientôt ?

—Oui, dans un instant.

—Il me semble qu'il y a plus d'une heure que nous courons ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour traverser tout Paris.

—C'est votre impatience d'arriver, mademoiselle, qui vous fait trouver les minutes longues.

Toutes ces paroles de la jeune inconnue avaient évidemment pour but d'occuper la pensée de Maximilienne d'une seule chose et de l'empêcher de réfléchir.

—On ne voit rien dans cette voiture, reprit Mlle de Coulange ; dans quel quartier sommes-nous ? On est ici comme dans une prison ; pourquoi ces panneaux ne sont-ils pas baissés ?

Elle essaya de faire descendre le panneau du côté gauche où elle était assise, mais elle ne put y parvenir. Alors elle voulut ouvrir la portière entièrement. Impossible. Celle-ci devait être fermée par un ressort invisible ou ne s'ouvrir que du dehors.

—Ah ! j'étouffe ici, s'écria-t-elle, en se tournant brusquement vers l'inconnue.

En la regardant fixement, elle s'aperçut qu'elle était troublée, inquiète, que son regard semblait craindre de rencontrer le sien. Aussitôt une vive clarté éclaira sa pensée. Elle se rappela le piège qu'on avait tendu à son frère pour le conduire dans la maison du boulevard Bineau. N'était-elle pas à son tour, tombée dans un piège semblable ?

Elle saisit le bras de l'inconnue et la secouant avec violence :

—Où allons-nous ? Répondez, je le veux, je vous l'ordonne ! lui dit-elle impérieusement.

—Retrouver votre mère, répondit la demoiselle sans trop se déconcerter.

—Vous mentez !

Sous le regard enflammé de Maximilienne, l'inconnue baissa les yeux.

—Regardez-moi, mais regardez-moi donc ! s'écria Mlle de Coulange. L'autre commençait à trembler.

Sans s'en apercevoir, Maximilienne lui tordait le poignet.

—Vous me faites mal, dit-elle, essayant de se dégager.

Maximilienne lâcha prise et, avec une sorte de dégoût, la repoussa au fond de la voiture.

—Maintenant, je devine tout, lui dit-elle en la foudroyant du regard, vous êtes une misérable fille !

Puis elle se mit à frapper à coups redoublés contre les panneaux de la voiture, en criant de toutes ses forces :

—Arrêtez, arrêtez !

La voiture filait plus rapidement encore.

Après avoir traversé le pont de l'Alma, elle avait suivi les quais, était sortie de Paris par la porte du Point-du-Jour. Maintenant, elle se trouvait au milieu du bois de Boulogne qu'elle traversait.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

Maximilienne eut un soupir de soulagement. On l'avait entendue, on venait à son secours, de braves gens allaient la délivrer.

—Ouvrez, ouvrez ! cria-t-elle : sauvez-moi !...

La portière s'ouvrit. Maximilienne prit son élan pour s'élancer de la voiture. Mais une figure grimaçante, sinistre, lui apparut, et une main brutale la repoussa violemment. L'homme sauta dans la voiture et la portière se referma. Aussitôt le véhicule repartit à fond de train.

L'homme s'était placé en face de Maximilienne. Sa main tenait un couteau-poignard.

—Maintenant, ma toute belle, dit-il d'une voix enrouée, je vous conseille de vous taire ; si vous poussez encore un cri, avec ce joujou j'arrêterai le second dans votre gorge.

Et il fit briller sous ses yeux la lame effilée du poignard.

Maximilienne était une nature vaillante. Possédant un courage viril, la faiblesse de la femme, chez elle, disparaissait en face du danger. Elle avait eu peur, cependant, mais elle n'avait point perdu sa présence d'esprit.

Elle avait regardé la lame du couteau, passant sous ses yeux, avec un dédain superbe.

Maintenant, hardie et hautaine, elle examinait le personnage assis devant elle avec une curiosité pleine de mépris.

C'était l'homme au cache-nez, qui se tenait debout près de la voiture lorsqu'elle avait eu l'imprudence d'y monter. Mais qui était-il cet homme, qui, pour la circonstance, sans doute, avait endossé la livrée d'un valet de bonne maison ?

—Hé ! hé ! fit l'individu, comme vous me regardez drôlement ! Ma foi, je ne m'en plains pas, deux jolis yeux comme les vôtres ne m'ont jamais fait peur. Comme j'ai bien fait tout de même de venir vous tenir compagnie ; vous voilà calmée. Allons, allons, cela semble annoncer que nous ne ferons pas trop mauvais ménage.

La jeune fille ne voulut pas se donner la peine de remarquer ce qu'il y avait de grossièrement familier dans ces paroles.

—Où me menez-vous ? demanda-t-elle d'un ton bref.

—Dans une charmante habitation où vous serez presque aussi bien qu'à l'hôtel de Coulange.

—Que voulez-vous faire de moi ?

—Je n'en sais rien encore ; on vous dira cela plus tard.

—Plus tard ? Est-ce que vous avez la prétention de me garder longtemps ?

—Mon Dieu, oui !

—Malgré moi ?

—Malgré vous !

—Ainsi, c'est dans une prison que vous allez me mettre ; vous voulez me séquestrer ?

—Du tout. Vous serez logée dans une très jolie chambre. Il ne vous sera point permis d'en sortir, voilà tout.

—J'avais deviné, c'est une séquestration ! Et vous croyez cela possible ?

—Parfaitement !

—Eh bien, je vous dis, moi, qu'on n'enlève pas ainsi une jeune fille à sa famille. Mon père me cherchera et il me retrouvera.

—Le marquis de Coulange est assez riche pour pouvoir mettre sur pied tous les gendarmes et tous les agents de police de Paris ; oui, il vous cherchera, il vous fera chercher, mais il ne vous trouvera point.

—Vous voulez donc m'assassiner ?

—Pourquoi faire ?

—Ah ! vous êtes, vous et vos complices, d'une audace incroyable. L'acte que vous commettez est un crime, un crime, entendez-vous !... Ah ! prenez garde ! Qu'il vienne vite ou qu'il se fasse attendre, le châtiment est là, toujours prêt à frapper le criminel. Vous parliez tout à l'heure des gendarmes et des agents de police ; heureusement, il y en a, il y en aura toujours pour arrêter les malfaiteurs, et des magistrats pour les juger, et le bagne pour les recevoir, quand ils ne montent pas sur l'échafaud pour une suprême expiation.

—Joli, très joli ! fit l'homme en accompagnant ces paroles d'un rire sardonique.

Maximilienne eut un haussement d'épaules de dégoût. Elle continuait à le regarder fixement.

—Eh bien, fit-il railleur, êtes-vous satisfait de votre examen ?

—Non, répondit-elle, car je n'aurais jamais cru qu'un homme qui a été si bien élevé pût devenir ce que vous êtes.

—Tiens, tiens, on dirait que vous me connaissez.

—Oui, je vous connais bien, bien que je ne vous ait jamais vu. Vous êtes Sosthène de Perny.

Il sursauta malgré lui.

—Voulez-vous que je vous dise à quoi je vous aie reconnu ?

—Mais comment donc, j'en serai enchanté.

—Je vous ai reconnu à la haine que je vois dans vos yeux, aux lueurs farouches de votre regard, enfin à votre front qui porte la marque fatale que Dieu imprime lui-même sur le front des maudits.

—Merci, mademoiselle ma nièce, répliqua-t-il d'un ton ironique. Ah ! vous êtes bien la fille de votre mère ! Et je découvre, avec satisfaction, que ma bonne sœur Mathilde vous a souvent parlé de moi.

La jeune fille se dressa l'œil étincelant.

—Ne parlez pas de la marquise de Coulange, je vous le défends, s'écria-t-elle, car vous n'avez que ce moyen de la respecter devant sa fille ! Pas une seule fois la marquise de Coulange n'a osé prononcer votre nom devant moi. Quel espèce de monstre êtes-vous donc, Sosthène de Perny ? Quoi, ce n'est pas assez pour vous d'avoir torturé ma mère, d'avoir tué la vôtre et essayé trois fois d'assassiner le marquis de Coulange, à qui vous n'avez à reprocher que ses bienfaits !

D'où vient votre haine infernale, ce désir de lâche vengeance qui est en vous ? Est-ce parce que la marquise de Coulange, votre victime, lasse de souffrir, vous a un jour chassé de sa maison ? Ce n'est pas cela qu'elle aurait dû faire, elle devait réclamer de la justice des hommes le châtiment que vous aviez mérité, afin de vous empêcher de commettre de nouveaux crimes. Elle ne l'a pas fait, elle vous a donné, au contraire, la possibilité de changer de vie, de vous relever, de revenir au bien.

Et vous n'avez pas senti combien elle était généreuse et bonne, vous n'avez pas compris qu'elle pouvait encore oublier et pardonner ! Ah ! vous êtes un grand misérable ! Tenez, je suis épouvantée en pensant à l'effroyable punition qui vous attend !

—Cela prouve votre bon cœur, dit-il avec une sombre ironie.

—Enfin, reprit Maximilienne d'une voix frémissante, après tant d'ignominies entassées les unes sur les autres, vous n'êtes pas satisfait. Mais que voulez-vous donc encore ? Par vous, ma mère a connu toutes les douleurs... Aujourd'hui votre haine veut une autre victime ; c'est moi que vous avez choisie : il vous faut une seconde martyre !... Eh bien, Sosthène de Perny, vous pouvez me torturer ; j'ai l'exemple de ma mère : je saurai souffrir en me rappelant ce qu'elle a souffert.

Ne vous attendez pas à me voir vous implorer, vous demander grâce. Vous implorer, vous, jamais ! La pointe de votre couteau sur ma poitrine, je n'essayerais même point de défendre ma vie contre